PA 3161
.S7
Copy 1

DE LA COMÉDIE GRECQUE,

PAR M. STIÉVENART,
DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON,
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

(Quatrième Fragment d'une Histoire inédite de la Comédie chez les Grecs.)

DIJON,
E. TRICAULT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

1852.

DE LA COMÉDIE GRECQUE.

Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon (année 1851).

DE LA COMÉDIE GRECQUE,

PAR M. STIÉVENART,

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

(Quatrième Fragment d'une Histoire inédite de la Comédie chez les Grecs.)

DIJON,

E. TRICAULT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

1852.

PA 3161
.S7

GIR

Yorkes file,

JAN 26 1910

DE LA COMÉDIE GRECQUE.

Avant de passer en revue quelques poètes comiques d'Athènes, principal objet de cet article, remontons un moment à l'origine de la comédie grecque, et tâchons de bien saisir la physionomie de son premier âge.

Deux acteurs bégayaient déjà le dialogue comique dans la célébration des fêtes de Dionysos ou Bacchus, en Mégaride, à une époque où, dans les autres Etats grecs, même à Athènes, les chants et les danses des vendanges étaient seulement interrompus par le narrateur d'une légende mythologique. C'est donc à Mégare qu'il faut placer le berceau de la comédie grecque (1) : titre de gloire que ses habitants opposaient aux dédaigneuses préventions des Athéniens contre leur capacité intellectuelle. A

JUN 3 1899 - 1 83

(1) Voy. le 1er vol. de Meineke, *Historia critica Comicorum Græcorum*, p. 18.

peine éclose de la gaîté licencieuse d'une fête, la comédie essaya son vol au sein d'un orage politique. Vers la XLVe olympiade (600 ans avant notre ère), un tyran dont l'histoire s'est peu occupée, Théagène, fut chassé de Mégare, et bientôt la démocratie déborda de tous côtés. « Maintenant il faut boire jusqu'à l'ivresse, » chantait avec transport Alcée, après la mort du tyran Myrsilos (1). Telle fut, dans une circonstance semblable, l'explosion de la joie délirante des Mégariens. « Les flatteurs du peuple et harangueurs, dit Plutarque, conviant les Mégariens à une licencieuse et excessive liberté, ils en devinrent de tout poinct perdus et gastez, jusques à commettre toutes les insolences qu'il est possible à l'encontre des bourgeois qui avoient bien de quoy : car les pauvres alloient en leurs maisons, et leur commandoient de les traiter et festoyer opulentement et magnifiquement; et, s'ils refusoient à ce faire, ils prenoient de force tout ce qu'il y avoit dans la maison, et en abusoient en toute dissolution (2). » Ainsi humiliés chez eux, les partisans du pouvoir déchu furent encore humiliés sur la scène, ou plutôt sur le chariot qui en tenait lieu. Joués dans les carrefours par de grossières bouffonneries, mais avec cette verve qui naît de l'enivrement d'une récente victoire, leur luxe, leurs manières hautaines, leurs prétentions déçues fournirent une ample matière aux premières satires dramatiques. Voilà donc la comédie grecque qui, encore à demi

---

(1) *Poetæ lyrici græci,* édit. Boissonade, p. 4; édit. Bergk, p. 575.

(2) Plutarque-Amyot, *les Demandes des choses grecques*, chap. *XVIII.*

enveloppée des langes de la religion, prend un essor démocratique, et se fait, dès son début, l'auxiliaire passionnée de la tribune (1).

SUSARION.

Dans la foule turbulente de ces Doriens de Mégaride *au rire amer* (2), se trouvait le jeune Susarion. Sa vie nous est inconnue. Seulement on croit savoir que, le premier, il représenta ses satires dialoguées sur des tréteaux : ainsi fut d'abord remplacé ce chariot du haut duquel des acteurs agrestes lançaient des sarcasmes aux passants. On ajoute que, trente ans environ après la chute de Théagène, Susarion vint dans l'Attique, et dota de la comédie la ville qui devait donner le jour à Aristophane et à Ménandre.

Les farces dont il égayait sa patrie, et que les Athéniens du dème d'Icaria récompensèrent du don national d'un panier de figues et d'une amphore de vin, origine des prix dramatiques (3), étaient-elles improvisées? étaient-elles en vers? Quoique ce double caractère se rencontre dans l'unique fragment que nous puissions citer, une réponse affirmative serait fort

---

(1) La comédie, sous forme de satire politique, s'est produite dans quelques Etats modernes, en Allemagne, en Boukharie, en Angleterre, en France, particulièrement sous Louis XII, etc.

(2) Μεγαρεῖς δὲ φεῦγε πάντας, εἰσὶ γὰρ πικροί.

Fuis tout Mégarien, car son rire est amer.

(*Anthol. Palat.* II, p. 445.)

(3) *Marm. Oxon.*, cités par M. Magnin, t. I de ses *Origines du Théâtre moderne*, p. 54.

hasardée : l'improvisation, que le ciel inspirateur de la Grèce rend vraisemblable, peut bien être une fable traditionnelle; et la versification, l'œuvre d'une main plus récente.

Un critique grec du XIIe siècle rapporte que Susarion avait épousé une méchante femme (1). Un beau matin, elle s'enfuit de la maison conjugale : était-ce avec un nouveau Pâris? on ne sait. Grande devait être la foule ce jour-là devant les planches de Susarion. Il y monta comme à l'ordinaire, et débuta ainsi :

Ἀκούετε, λεώ· Σουσαρίων λέγει τάδε,
υἱὸς Φιλίνου Μεγαρόθεν Τριποδίσκιος·
Κακὸν γυναῖκες · ἀλλ' ὅμως, ὦ δημόται,
οὐκ ἔστιν οἰκεῖν οἰκίαν ἄνευ κακοῦ.
Καὶ γὰρ τὸ γῆμαι καὶ τὸ μὴ γῆμαι κακόν.

« Peuple, écoute! le fils de Philinos, le Mégarien du bourg des Trépieds, Susarion dit : La femme est un fléau. Cependant, ô citoyens! impossible, sans ce fléau, de tenir ménage. Hymen et célibat sont également sottise. »

Ces cinq vers sont le plus antique débris de la comédie grecque; seuls, ils passaient sous le nom de Susarion au temps de Tzetzès. Nous y trouvons en germe, non seulement les satires de Simonide et les déclamations d'Euripide contre les femmes, mais encore le thème favori de plus d'une comédie moderne. Que de paraphrases, ici bouffonnes, là passionnées, de ce cri,

---

(1) Tzetzes, apud Cramerum, *Anecd.* III, p. 336. Ce critique, d'ailleurs fort suspect, ne cite que quatre vers du fragment qu'on va lire. Meineke a restitué le cinquième d'après Stobée, *Flor.* LXIX, 2.

κακὸν γυναῖκες, sur tous les théâtres! Entendez-vous nos Sganarelles se faire, sans s'en douter, les échos du père de la comédie grecque?

> Malheureux qui se fie à femme, après cela!
> La meilleure est toujours en malice féconde;
> C'est un sexe engendré pour damner tout le monde (1).

Que d'intrigues dramatiques nouées et dénouées par une main de femme! Sans compter le reste, *le Vieux Célibataire, l'Ecole des Vieillards,* sont-ils autre chose qu'un ample commentaire en action du dernier vers,

> καὶ γὰρ τὸ γῆμαι καὶ τὸ μὴ γῆμαι κακόν?

Ajoutons que le Grec qui maugréait contre la femme y était poussé, non seulement comme pourrait l'être l'un de nous, par l'amour éconduit, jaloux, ou trompé, mais encore par un double égarement, heureusement étranger à nos mœurs : dans la femme, il maudissait son esclave, ou au moins sa servante; et trop souvent un autre amour laissait peu de place en son cœur au seul amour qui soit selon la nature et la loi de Dieu.

ÉPICHARME.

Pendant que Thalie préludait ainsi à ses jeux à Mégare, la Sicile, dont les habitants avaient une réputation d'esprit et de causticité qui s'est perpétuée jusqu'à nous, voyait naître une comédie d'une espèce particulière, qui semble avoir tenu à la fois du drame satirique et de la comédie athénienne. Cette contrée produisit plusieurs genres de littérature que ne connut pas le reste

---

(1) Molière, *l'Ecole des Maris,* scène dernière.

de la Grèce : elle est la patrie de la poésie bucolique, qui vit encore aujourd'hui dans les chants de ses bergers, et qui, dans l'antiquité, revêtit toutes les formes, et entra peut-être pour quelque chose dans la comédie dite *Sicilienne*.

Epicharme illustra ce genre de comédie. Né dans l'île de Cos, il était venu, très-jeune encore, à Mégare de Sicile, colonie de la patrie de Susarion. Là, il put assister aux farces du père de la comédie; et il conçut peut-être, en leur faisant quelques emprunts, l'idée d'un autre drame bouffon, qu'il ne créa que plus tard. A Syracuse, où il était venu se fixer avec les captifs de Mégare expulsés par Gélon, il exécuta son projet. Au lieu d'un recueil de dialogues sans liaison et sans suite, comme ceux de Susarion et du poète dorien Aristoxène, Epicharme présenta une action qu'il développait sans écarts jusqu'à la fin. A ce point de vue, Aristote et Théocrite attribuent l'invention de la comédie à cet écrivain, qui fut cependant postérieur à Susarion (1). Horace loue Plaute de ce qu'à l'exemple du poète sicilien, il marche vers son sujet d'un pas rapide :

Plautus ad exemplar siculi properasse Epicharmi (2).

On a les titres de trente-cinq pièces d'Epicharme : dix-sept sont appliquées à des êtres mythologiques (3). Malheureusement, les débris qui nous restent de quelques-uns de ces drames sont la plupart trop insignifiants

---

(1) M. Magnin place Epicharme vers la LXXVIIe olympiade. (*Orig. du Théâtre mod.*, t. I, p. 207.)

(2) Horace, *Epître* 1, liv. II.

(3) Grysar, *de Doriensium Comœdia*, p. 274. Cf. *Epicharmi fragmenta*, coll. H. P. Kruseman; Harl. 1834.

pour nous aider à démêler les traits caractéristiques de la comédie sicilienne. Nous la voyons seulement puiser dans les traditions mythiques aussi largement que la tragédie elle-même. Chose remarquable ! un philosophe , un observateur profond du cœur humain, allait chercher dans l'Olympe les types généraux de ses caractères. Epicharme abaissait les dieux et les héros vers une sphère inférieure ; il faisait faire le dernier pas à l'anthropomorphisme en prêtant à des êtres surnaturels les ridicules et les travers de l'humanité. Ce système , au reste, était consacré pendant toute la durée de l'ancienne comédie ; et, si un philosophe le mit lui-même en pratique , ce n'était pas chez lui dérision des croyances populaires, c'était besoin de parler, pour ainsi dire, la langue de son temps. Ainsi Jupiter, dans les *Noces d'Hébé,* pièce d'Epicharme, devient un Gargantua gourmand , obèse, farceur ; les Muses sont transformées en poissardes ; Minerve en musicienne de carrefour, qui de sa flûte fait danser à Castor et à Pollux quelque pyrrhique obscène ; Vulcain , avec son bonnet pointu et son costume bigarré, est le bouffon, l'arlequin de la troupe; Hercule en est le Gille avec son insatiable gloutonnerie. Une autre pièce, *Vulcain* ou les *Buveurs,* représentait la querelle du dieu du feu avec Junon , sa mère. Cette dissension de famille se terminait de la façon la plus gaie : Bacchus invitait à un grand banquet le fils irrité qui , dans sa colère, avait quitté l'Olympe, comme un jeune fou qui déserte la maison paternelle; et, après avoir enivré son frère, il le ramenait, dans un cortége triomphal et bruyant, au foyer domestique. Tout Homère, tout Hésiode , avec leurs plus gracieuses ou leurs plus vénérées traditions, y passeront pareillement , défigurés en charges bouffonnes. Parfois

cependant, chez Epicharme, la peinture des mœurs était purement humaine, et semblait anticiper sur la manière de Ménandre. Le morceau le plus considérable qui nous ait été conservé sous son nom se lit dans Athénée, livre VI; et il mérite d'être cité. C'est le portrait d'un parasite pauvre, tiré d'une pièce intitulée l'*Espérance* ou *Plutus :* personnage qui sera souvent reproduit sur la scène comique d'Athènes et de Rome.

« Je soupe avec qui le veut bien : il suffit de m'inviter. Aux festins de noces j'accours, même sans être convié : c'est alors surtout que je suis charmant! Par moi, le rire circule, l'amphitryon est comblé de louanges. Un convive s'avise-t-il de le contredire? je poursuis l'impertinent de mes sarcasmes. A la fin, copieusement repu, largement arrosé, je m'esquive. Point d'esclave, hélas! pour m'accompagner avec une lanterne : aussi je chemine en trébuchant, seul au milieu des ténèbres. Et gare la patrouille! Si elle m'arrête, comme je proteste vivement de mon innocence! quelles grâces je rends aux dieux quand j'en suis quitte pour quelques coups de bâton! Je regagne enfin mon taudis; je m'étends, tout brisé, sur la dure; et j'ai bien vite oublié ma déconvenue, tant que le bon vin me réchauffe de sa généreuse chaleur. »

Cicéron, dans sa première Tusculane, cite, en le traduisant, un vers d'Epicharme :

Emori nolo ; sed me esse mortuum nihil æstimo.
Je ne veux point mourir ; mais être mort n'est rien.

Mais il est douteux que ce vers appartînt à une comédie. Disciple de Pythagore, Epicharme se montra digne d'un tel maître par l'étendue de ses connaissances et l'élévation de son caractère. Il écrivit plusieurs traités de philosophie, de morale et de médecine, qui ne

furent pas inutiles à Platon. L'art de guérir, qui avait une école célèbre dans son île natale, était pour lui une tradition de famille. Admis dans la dangereuse familiarité d'Hiéron I, et invité à un banquet de sacrifice par ce prince plusieurs jours après que, sur de simples soupçons, il eut fait mourir quelques-uns de ses courtisans, Epicharme refusa. « Tu ne m'as pas invité dernièrement, quand tu as sacrifié tes amis. » Telle fut sa noble réponse. Le philosophe et le tyran se brouillèrent, comme c'est l'usage, mais pour une autre cause : le premier n'en parvint pas moins à un âge très-avancé. Syracuse lui érigea une statue, au bas de laquelle il était procamé *le plus sage des hommes*, c'est-à-dire le plus éclairé(1). L'auteur des *Syracusaines* honora aussi la mémoire d'Epicharme par l'inscription suivante :

« Cette bouche chanta en langue dorienne; cet homme est l'inventeur de la comédie, Epicharme. O Bacchus! ne pouvant consacrer le poète même, Syracuse t'offrit son image en airain. A l'excellent citoyen, riche d'un trésor de sages sentences, la ville reconnaissante décerna ce prix de la victoire. Il apprit à tous à vivre, à mieux penser : grâces lui soient rendues (2)!»

Nous sommes donc condamnés à ignorer ce qu'était la comédie grecque sous un grand poète qui fut aussi, du moins pour son temps, un grand moraliste! Tandis qu'une guerre longue, acharnée, séparait dans l'Attique le génie comique du génie de la philosophie, l'heureuse Sicile était un terrain neutre sur lequel ils fraternisaient. Ainsi, la comédie d'Epicharme devait

---

(1) Diog. Laert., l. VIII, c. 3.

(2) Theocriti *Epigr.* 17, édit. Amcis; collect. Didot, 1846.

ressembler assez peu à celle d'Aristophane ; d'ailleurs, comment, sous les Hiérons, mettre la politique sur la scène (1)? Cette différence fortement présumée, cette riche variété que nous entrevoyons, rend plus vif encore le regret d'une telle perte.

Nous voici revenus à Athènes; et c'est désormais par les échos de l'Acropole que sera répétée, comme disaient les Anciens, la voix sacrée de Bacchus. Ne l'oublions pas : dans les représentations comiques, le peuple athénien voulait voir une dionysie ou bacchanale continuelle, rassembler divers genres sur la même scène, et prendre en un jour du plaisir pour six mois. Aussi, à côté de quelques situations du meilleur comique, le poète offrait des scènes d'opéra, de ballet, de parodie, et, faut-il le dire? de tréteaux en plein vent, auxquels succédaient parfois de sublimes élans dithyrambiques. Pour cet immense auditoire, où se mêlaient toutes les conditions, tous les goûts, où accouraient des Grecs de toutes les contrées, chacun de ces singuliers drames était ce qu'il devait être, un ambigu (2).

Après avoir désigné par leurs noms Eupolis, Cratinus et Aristophane, Horace ajoute :

Atque alii quorum comœdia prisca virorum est, etc. (3).

---

(1) O. Müller, *Hist. de la Littérat. grecq.*, chap. 29.

(2) Voy. un excellent article de M. Patin sur la comédie latine, *Journal des Savants*, cahier d'avril 1849, p. 215.

(3) Livre I, *Sat.* 4. — Voir, sur Cratinus, notre article de la *Revue de la Côte-d'Or et de l'Ancienne Bourgogne*, janvier 1846; sur Aristophane et sur Eupolis, les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, volumes de 1847-48, et de 1849.

De cette indication collective et anonyme faut-il induire que, dans la pensée du critique latin, ces *autres* comiques athéniens du premier âge avaient tous été inférieurs à leurs trois illustres contemporains, et que, comme on l'a écrit récemment, *l'ancienne comédie, aux yeux des Grecs mêmes, se personnifiait tout entière dans ces trois hommes* (1)? Je ne le pense pas. Plutarque, Athénée, des auteurs de lexiques, des polygraphes, citent souvent avec éloge, comme ayant également illustré l'ancienne comédie, des poètes très-obscurs aujourd'hui, jadis très-célèbres; et, chose plus remarquable, ces sévères critiques d'Alexandrie, dont les arrêts exclusifs et respectés avaient fait pâlir plus d'une gloire, ont élevé plusieurs d'entr'eux au rang des modèles, et les ont proclamés classiques. Nous allons examiner les plus curieux fragments que nous ont légués quelques-uns de ces nombreux rivaux d'Aristophane. Encore des débris! dira-t-on. Il est vrai : mais, si vous interrogez l'esprit varié de leur ensemble, ces débris vous feront plus d'une révélation piquante. L'occasion, que nous ne recherchons pas, nous appelle en souriant, et nous convie à continuer de recueillir dans cette antique poussière les éléments de la comédie politique, telle qu'elle venait de se développer au sein d'une démocratie dont elle partagera les destinées, démocratie fougueuse dans ses caprices, railleuse à l'excès, friande d'atticisme, et spirituellement sensuelle.

---

(1) *Histoire de la Littérature Grecque*, par Alexis Pierron, chap. XXII, p. 286; 1850. OEuvre, d'ailleurs, de savoir et d'esprit, et animée par une saine et vive critique.

CRATÈS.

Le principal acteur qui jouait dans les pièces de Cratinus fut Cratès, formé par Cratinus lui-même. Cratès, comme le célèbre Baron, élève de Molière, devint à son tour un poète comique distingué. La chronique d'Eusèbe nous apprend que sa célébrité, comme auteur, date de la 4e année de la LXXXIIe olympiade (449 av. J.-C.). Du reste, sa vie nous est inconnue. Parmi les titres de ses pièces, les plus significatifs pour nous sont : *Les Voisins; les Etrangers domiciliés; les Orateurs; les Bêtes*. Arrêtons-nous un moment sur cette dernière comédie.

Cratès y mettait en scène deux personnages allégoriques : l'un, aimant une vie douce et aisée, et toujours prêt à s'écrier : *ó le bon temps que ce siècle de fer !* l'autre, demandant aux hommes de renoncer au luxe et aux arts, et leur promettant, à ce prix, le retour de l'âge d'or. Entre autres conditions, il faut supprimer l'esclavage. Voilà peut-être la seule fois où, dans toute l'antiquité grecque, cette grande plaie de l'humanité soit présentée comme un mal : tant l'esclavage était enraciné dans la société ! Et notez que c'est la plus folle des muses qui proteste contre ce mal. Mais notre bon génie utopiste rencontre, vous pensez bien, un contradicteur; et voici une partie du dialogue que le poète établissait entr'eux :

« Non, personne ne possédera aucun esclave, homme ou femme.

— Quoi ! un vieillard sera réduit à se servir lui-même?

— Nullement : je ferai si bien, que le service marchera tout seul.

— Eh! qu'y gagnera-t-on?

— Beaucoup : il suffira d'appeler chaque meuble, chaque ustensile : il accourra aussitôt. Holà! table, dresse-toi, couvre-toi! Huche, pétris! Où es-tu, coupe? va te rincer! Gâteau, monte sur la table! Marmite, retire ces légumes de tes flancs! Poisson, approche! — Mais je ne suis encore grillé que d'un côté. — Vite, qu'on se retourne, qu'on se sale, qu'on s'arrose d'huile (1)! »

Un autre personnage, partisan du même système, se fait fort de commander à l'eau de venir d'elle-même remplir son bain. « Je parle, et elle s'élève; puis accourront et le vase de parfums, et l'éponge, et les sandales (2)! » Heureux mortel! il n'aura pas même la peine de dire, comme M. Jourdain : *Nicole, apportez-moi mes pantoufles!* L'ironie légère de tout ce morceau n'aura pas échappé au lecteur. Je le livre surtout aux méditations de ceux qui rêvent, parmi nous, l'abolition de la domesticité.

Pourquoi cette pièce était-elle intitulée *les Bêtes*, Θήρια? Parce que, concourant à l'unité et au développement du sujet, qui était le retour à la loi de nature, des bêtes, c'est-à-dire des hommes à têtes d'animaux, réalisation des spirituelles fantaisies de notre Granville (3), venaient sur le théâtre plaider leur propre

---

(1) Athénée, liv. VI. Meineke, *Fragmenta Comicorum Græcorum*, t. II, p. 237. — Ier Fragm.

(2) Athénée, liv. VI. — IIe Fragm.

(3) Le but de ce travestissement était cependant plus sérieux : c'était un reste du symbolisme égyptien, passé en Grèce. L'art chrétien en présente aussi quelques traces : ainsi, dans un manuscrit de la Bible du XIIIe siècle, qui appartient à la bibliothèque publique de Dijon (n° 2 du catalogue), chacun des

cause, et prier les humains de ne plus les manger. Cette étrange conception était probablement la satire indirecte du régime pythagoricien, qui, longtemps après, trouva encore des défenseurs dans le bon Plutarque, et à l'école d'Alexandrie.

PHÉRÉCRATE.

La Probité, ou, *A bas l'argent!* comédie de Phérécrate (Ἀγαθοὶ ἤτοι Ἀργυρίου ἀφανισμός), était aussi une apologie, peut-être plus sérieuse, de l'âge d'or (1), et, qui sait? une diatribe dialoguée contre *l'infâme capital*. Les *Misanthropes* (Ἄγριοι) offraient une leçon qui serait encore utile à certaines gens qui se plaisent à décrier leur patrie. Le Chœur, composé de ces superbes contempteurs de leurs concitoyens, après avoir bien déclamé contre les vices et les travers du temps, exécutant le projet d'Alceste,

> *Va* chercher sur la terre un endroit écarté
> Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Mais, après de longues pérégrinations, qui leur font voir partout des mœurs plus mauvaises encore que celles de l'Attique, les Alcestes grecs tombent parmi des hommes affreux. Dans ce pays barbare, où ils avaient placé en imagination la vertu et le bonheur, ils regrettent amèrement la patrie avec ses ridicules, et la civilisation avec ses vices (2). Cela leur apprendra à

---

quatre évangélistes est peint, non avec une tête humaine, mais avec celle de l'animal qu'une tradition respectable lui donne pour symbole.

(1) Interprétation de Bergk, *Comment.*, p. 285.

(2) Interprétation de Heindorf, *ad Platonis Protag.*, p. 529.

aimer les Tartares pour se dispenser d'aimer leurs voisins !

Un curieux fragment des *Perses,* autre pièce de Phérécrate, semble se rattacher à l'une des idées dominantes du *Plutus* d'Aristophane. La Pauvreté personnifiée s'y vante de forcer l'artisan, par l'indigence, à travailler pour gagner sa vie : elle est donc la véritable mère de tous les arts industriels. Son interlocuteur lui répond :

« Eh! quel besoin avons-nous encore de tes laboureurs, de charrons, de taillandiers, de chaudronniers? A quoi bon semer, planter des échalas? Il va couler naturellement dans les carrefours des ruisseaux de sauce brune saupoudrée de farine , roulant force tourtes à la cervelle. Dans ces flots succulents, formés des sources du Plutus, il n'y aura qu'à puiser. Jupiter, faisant pleuvoir un délicieux nectar, en baignera les tuiles des maisons ; et ce jus de la treille divine coulera des toits avec des tartelettes à la crême, du vermicelle aux lis et aux anémones. De l'arbre des montagnes tomberont, au lieu de feuilles, des boudins de chevreau grillés, de tendres calmars, des grives rôties (1). »

Phérécrate, ici et dans un passage de sa comédie des *Mineurs* (Μεταλλῆς); Téléclide, dans les *Amphictyons;* Nicophon, dans les *Sirènes;* Métagène, dans les *Thurioperses* (2), amusaient une populace accoutumée à vivre de légumes et de salaisons, par les friandes peintures dont Fénelon charme innocemment l'imagination enfantine de son royal élève (3). Il paraît qu'à

---

(1) Athénée, l. VI. — Ier Fragment.

(2) Athénée, l. VI.

(3) Fable 14, *Voyage dans l'Ile des plaisirs.*

cette utopie toute sensuelle, rêvée aujourd'hui par maint socialiste, les spectateurs athéniens prenaient un plaisir extrême.

Mais où sont situées les sources de ce fleuve merveilleux, digne d'arroser le pays de Cocagne? Dans la Perse, dans cette contrée dont les habitants sont énervés par de faciles plaisirs, et dont le souverain sème l'or sur la Grèce pour la corrompre. Le savant à qui j'emprunte cette explication, croit voir une leçon de morale publique et de saine politique cachée sous le voile attrayant dont le poète enveloppait sa fable (1).

La pièce intitulée *Chiron* était-elle une véritable comédie? quel en fut le sujet? avait-elle pour auteur Phérécrate ou Nicomaque? toutes questions auxquelles on ne saurait donner une réponse plausible. Ce que nous savons de ce drame se réduit à ceci : le poète introduisait sur la scène la Musique personnifiée, qui, le corps déchiré de coups, les vêtements en lambeaux, se plaignait amèrement des violences que lui faisait subir, au nom du progrès, maint artiste novateur (2). Ne nous y trompons pas : il y avait pour les Grecs, dans cette critique appliquée à l'art, toute une question de morale, d'éducation et de politique.

Phérécrate avait aussi donné une pièce intitulée la *Tyrannie :* mais nous ne pouvons entrevoir aucun rapport entre les quatorze vers qui nous en restent, et un titre si capable de piquer notre curiosité : le despotisme raillé en face de la démocratie athénienne! La femme semble avoir été le sujet principal de deux

---

(1) Ritter, *Dissert. de Aristoph. Pluto,* p. 75.
(2) Plutarque, *Traité de la Musique.* — Ier Fragm.

autres comédies de Phérécrate : dans l'une (*les Vieilles,* Γραῖες), pour s'y voir couverte de ridicule; dans l'autre (*Corianno* ou *la Courtisane*), pour donner peut-être occasion à des peintures licencieuses. *Les Déserteurs, l'École des Esclaves* (Δουλοδιδάσκαλος), *les Hommes-Fourmis,* sont autant de pièces vivement applaudies autrefois, puis citées avec honneur, dont la fable est également perdue. Comédien avant d'être auteur, Phérécrate avait joué dans les pièces de Cratès. Il eut, comme Alcée, comme Sapho, l'honneur de donner son nom à une sorte de vers qu'il avait inventée. Moins mordant et plus véritablement gai que plusieurs comiques ses contemporains, il passait pour être éminemment attique, ἀττικώτατος, par les grâces de l'élocution.

TÉLÉCLIDE.

Périclès, parvenu au faîte du pouvoir, n'eut peut-être pas, sur la scène comique, d'adversaire plus acharné que Téléclide. Dans de sanglants anapestes, ce poète, par l'organe d'un de ses personnages, reprochait aux Athéniens d'avoir abandonné au fils de Xanthippe

Les cités de l'Attique et toutes leurs richesses !
Il pouvait à son gré nouer et délier,
Détruire, relever les murs, les forteresses,
Faire la paix, la guerre, aux peuples s'allier,
Et, par eux investi de leur propre puissance,
Jouir de leur grandeur et de leur opulence (1) !

Dans une autre comédie, un acteur faisait allusion à

(1) Plutarque, *Vie de Périclès.* — IVe Fragm. (*Fabulæ incertæ.*) — Traduction de Ricard, retouchée. De même, dans plusieurs extraits suivants.

la grosse tête du chef de la république, et à son surnom d'*Olympien :*

Les affaires souvent l'accablent de leur poids ;
Et, non moins surchargé du fardeau de sa tête,
On le voit immobile et réduit aux abois.
Parfois, avec un bruit pareil à la tempête,
Ce crâne monstrueux, en ébranlant les airs,
Sur Athènes vomit la foudre et les éclairs (1).

N'était-ce pas se moquer à la fois de Jupiter, d'Homère et de Périclès? Et la bouffonnerie d'une telle satire ne devenait-elle pas plus cruelle encore, si le grand homme d'Etat était alors plongé dans un de ces embarras politiques dont parle son biographe, par exemple à la veille de rendre ses comptes ?

Téléclide devait être encore plus à l'aise en attaquant Nicias. Au sujet d'un de ces délateurs publics appelés sycophantes, qui intimidaient le riche citoyen pour le rançonner, un personnage disait, dans une troisième pièce dont le titre est aussi fort incertain :

Le riche Chariclès, qui connaît son talent,
Ne lui jette pas même une mine d'argent,
Pour payer prudemment son utile silence,
Pour taire le secret qui voile sa naissance,
Et ne pas divulguer qu'en lui donnant le jour,
Sa mère dit tout bas : C'est l'enfant de l'amour.
Du fils de Nicérate, il en a reçu quatre :
J'en sais bien le motif, et pourrais m'en ébattre ;
Mais je ne dirai rien : j'aime trop Nicias,
Je le crois honnête homme, et ne me trompe pas (2).

---

(1) Plutarque, *Vie de Périclès.* — VIe Fragm. (*Fab. inc.*)

(2) Plutarque, *Vie de Nicias.* — Ier Fragm. (*Fab. inc.*)

De ces deux personnalités, laquelle, devant un peuple qui entendait à demi-mot, devait être la plus mordante ? On parierait à coup sûr pour la première. La seconde n'en a pas moins un mérite particulier, au point de vue comique. Le poète, ou plutôt son personnage, semble vouloir sérieusement être discret à l'instant même où une vérité cruelle lui échappe. Il y a là quelque chose de ce Lubin, qui, après avoir éventé auprès de George Dandin le secret du galant message dont il était chargé, ajoute : « Je suis bien aise de faire les choses secrètement..... Je suis un fin matois, et l'on ne dirait pas que j'y touche (1). »

HERMIPPE.

Téléclide, un des plus âpres censeurs du pouvoir, paraît avoir été moins fécond que la plupart des poètes comiques de son époque. Né un peu après lui, un peu avant Eupolis et Aristophane, Hermippe jouit aussi d'une grande célébrité. Outre un recueil d'Iambes satiriques, il écrivit quarante comédies, dont la plupart ne nous ont pas même laissé leurs titres. Celles que le temps a un peu moins outragées sont *la Naissance de Minerve ; les Boulangères ; les Concitoyens* (Δημόται) ; *Europe ; les Dieux ; les Hommes rusés* (Κέρκωπες) ; *les Parques* (2) ; *les Soldats ; les Phormophores.* Ce pêle-mêle de sujets suffirait pour montrer toute l'ampleur et toute la variété de l'art comique à cette époque.

---

(1) *George Dandin,* acte I, sc. 2.

(2) Ou peut-être, selon Bergk, *les Cohortes Lacédémoniennes* (Μοῖραι). — Les *Phormophores* (Φορμοφόροι). Je ne comprends pas le sens de ce mot, considéré comme titre de comédie.

Par un effet de son caractère politique, la vieille comédie déployait quelquefois une humeur belliqueuse ; et l'on peut douter si, la veille de maint conflit avec les peuples grecs, le premier cri de guerre d'Athènes était parti de la scène comique ou de la tribune. Au commencement de la LXXXVIIe olympiade (431 av. J.-C.), une armée considérable de Lacédémoniens et de Béotiens, entrée dans l'Attique, serrait de près la capitale. Tous les citoyens, les jeunes surtout, criaient aux armes, et voulaient marcher à l'ennemi ; tous s'irritaient contre l'inaction de Périclès, qui s'était prudemment borné à mettre Athènes à l'abri d'un coup de main. Comme chez nos aïeux, pendant les troubles de la Fronde, les chansons satiriques couraient les carrefours. Qu'on se figure, au milieu d'une telle fermentation, un acteur qui vient chanter sur la scène :

Roi des Satyres effrontés,
Pourquoi crains-tu de manier la lance ?
Ta langue est pleine de vaillance ;
Tu chantes les combats sur des tons exaltés :
Mais du lâche Télès tu retraces l'image.
Vois-tu briller le fer ? tu trembles, tu frémis,
Tu vois partout des ennemis ;
La pâleur couvre ton visage,
Bien que Cléon, par son ardeur,
S'efforce d'enflammer ton cœur (1) ;

ou que le théâtre retentisse d'accents encore plus animés ; que le poète y décrive, dans un mètre rapide et entraînant, les préparatifs guerriers (2) : nous

(1) Plutarque, *Vie de Périclès ;* Thucydide, liv. II, c. 21. — Ier Fragm. des Μοῖραι. (Meineke, t. II, p. 395.)

(2) Athénée, l. XV. — IIe Fragm.

apprendrions sans étonnement (ce qui pourtant n'eut pas lieu cette fois) que la voix du chef fut méconnue, et qu'un peuple entier se précipita sur l'ennemi, au risque de consommer sa propre ruine.

Il paraît que Bacchus, le dieu des buveurs et des poètes comiques, était particulièrement célébré dans les *Phormophores*. Deux passages, en vers hexamètres, remplis de malignes allusions, représentaient le conquérant de tant de contrées comme le pourvoyeur de la table et du luxe des riches; vous croyez assister à *l'exposition universelle* de ces temps-là :

« Dites-moi, Muses qui habitez l'Olympe, tous les biens que Dyonisos a versés parmi les mortels depuis que, sur un noir vaisseau, il sillonna les mers profondes. De Cyrène il apporta le silphium et la peau des taureaux; de l'Hellespont, le thon et le poisson salé; d'Italie, le gruau et des côtes de bœuf; de Sitalcé, la gale pour les Lacédémoniens (1); de la patrie de Perdiccas, une flotte chargée de fausses promesses (2);

---

(1) Cette maladie fut peut-être apportée à Sparte par des députés lacédémoniens qui étaient allés chez les Thraces-Odryses solliciter l'alliance d'un de leurs chefs les plus puissants. Le malicieux bon sens du poète doit faire pardonner cette image dégoûtante. Ainsi, au temps où les pages étaient un objet d'ostentation pour les hobereaux espagnols, dont beaucoup n'avaient pas le moyen de les entretenir proprement, Scarron faisait dire par don Japhet et don Alphonse :

Et vous, Zurducaci, vous choisirez mes pages.
. . . . . Choisissez-les bien sages.

Et bien galeux aussi, ajoutait un laquais. (*Don Japhet d'Arménie*, acte I, sc. 5.)

(2) Ce Perdiccas avait également trompé les Lacédémoniens et les Athéniens.

des porcs et des fromages de Syracuse. Quant aux Corcyréens, puisse Neptune les abîmer dans leurs élégants navires, parce qu'ils gardent leurs oignons pour eux (1)! Voilà pour ces contrées. L'Egypte lui livra la toile à voile et le papyrus; la Syrie, l'encens; la riante île de Crète, le cyprès pour les dieux (2); la Libye, l'ivoire, richesse de ses marchés; Rhodes, ses raisins, ses figues qui procurent de doux songes; l'Eubée, ses poires, ses pommes rebondies; la Phrygie, des valets; l'Arcadie, des troupes auxiliaires (3); Pagases, des esclaves portant le stigmate au front; la Paphlagonie, les glands de Jupiter, les amandes brillantes, ornement du festin; la Phénicie, ses dattes et sa fleur de farine; Carthage, ses tapis et ses coussins aux riches couleurs (4). »

Dans la même pièce, on entendait Bacchus lui-même, Bacchus encore simple mortel, occupé de la conquête pacifique de tout ce qui peut procurer du plaisir aux hommes : il dissertait, en gourmet délicat et enthousiaste, sur le mérite des vins :

« Le vin de Mendé est diurétique pour les dieux mêmes, couchés sur leurs tapis moëlleux. Le Magnésie, à la douce saveur, le Thasos, qui exhale le parfum de la pomme, sont, à mon goût, les meilleurs de tous les vins, après le parfait, l'innocent Chios. Il en est un

---

(1) Le texte signifie aussi, *parce qu'ils sont divisés entr'eux*. Jeu de mots sur θυμόν, *cœur*, et θύμον, *oignon*, qui paraît avoir échappé à Meineke.

(2) On faisait des statues de divinités avec du bois de cyprès. Voy. Pausanias, l. VI, c. 18; l. VIII, c. 17.

(3) Allusion à quelque fait de guerre inconnu.

(4) Athénée, l. I. — Premier Fragment des *Phormophores*. (Meineke, t. II, p. 407.)

autre, le Saprias, qui, de la bouche du vase entr'ouvert, répand une divine odeur de violette, de rose, de jacinthe, dont la vaste maison est embaumée. C'est l'ambroisie et le nectar réunis, oui, le nectar! Voilà le vin que, dans un joyeux banquet, boiront mes amis. A mes ennemis le Péparèthe (1)! »

PHRYNICHOS.

Phrynichos, qu'il ne faut pas confondre avec deux poètes tragiques du même nom, donna sa première comédie dans la LXXXVIe ol. (vers 435 av. J.-C.), et mourut en Sicile. Voilà, à peu près, tout ce que l'on sait de sa vie. Il fit jouer dix pièces, toutes remarquables par la réunion d'une certaine force comique avec l'élégance qui caractérisait ses rivaux. Aristophane le raille pourtant, dans la première scène des *Grenouilles*, de ce qu'il mettait souvent sur le théâtre des personnages de la plus basse condition. Des néologismes, des fautes de prosodie, l'emploi de certains mots repoussés par l'atticisme, semblaient aussi rappeler qu'Eunomidas, son père et son premier maître, était d'origine étrangère. Voici les titres de ses comédies, conservés par Suidas : *Ephialte*, ou le *Cauchemar*; *Connus*; le *Temps*; les *Buveurs*; les *Satyres* (2); les *Poètes tragiques*, ou les *Affranchis*; le *Solitaire*; les *Muses*; l'*Initié*; les *Faucheuses*.

La comédie des *Buveurs* fut, au moins dans une

---

(1) Athénée, l. I. — Deuxième Fragment. — Le vin de Péparèthe, île de la mer Egée (aujourd'hui *Pipéri*), vanté par Pline, trouvait beaucoup de détracteurs.

(2) Cette pièce était peut-être un drame satyrique. Voy. Meineke, t. I, p. 158.

scène, un acte de courage. Tandis que les Athéniens faisaient les préparatifs de leur funeste expédition de Sicile (olympiade XCI, 2; 415 av. J.-C.), il arriva qu'une nuit tous les hermès qu'il y avait dans la ville furent mutilés. Le peuple s'en émut : croyant ce sacrilége lié à quelque conspiration pour attenter à sa liberté, il ordonna l'enquête la plus sévère. Alcibiade, entre autres, fut dénoncé par Dioclide, comme coupable de cette mutilation, et accusé en même temps d'avoir profané les mystères d'Eleusis, en les célébrant d'une manière dérisoire, dans une maison particulière. Phrynichos défendit Alcibiade sur la scène : le peuple rit peut-être à sa comédie; mais, quelque temps après, il n'en condamna pas moins à mort par contumace l'illustre ami du poète.

Dans la scène de Phrynichos, des jeunes gens étaient à table, menant joyeuse vie. Mercure, sans doute pour fêter Bacchus, son frère, buvait avec eux. Ce dieu, qui, pendant le festin, ne s'était pas épargné, faisait un effort pour se lever; mais *ses genoux tremblants se dérobaient sous lui :*

« Mon cher Hermès, lui disait un des convives, prends bien garde de tomber! Si tu te brisais, le beau sujet de calomnie pour quelque autre Dioclide, qui rêve un mauvais coup! — Je prendrai garde, répondait le dieu en se raffermissant sur ses jambes : aussi bien, je me soucie peu qu'à mon occasion un Teucer, un perfide étranger, tende au salaire des délateurs sa main teinte de sang (1). »

---

(1) Plutarque, *Vie d'Alcibiade.* — Meineke, t. I, p. 155; t. II, p. 602.

Le *Solitaire*, ou l'*Homme singulier* (Μονότροπος), pièce représentée la 2e année de l'ol. XCI (415 av. J.-C.) en même temps que les *Oiseaux* d'Aristophane, n'était pas, ainsi que son titre semble l'indiquer, une comédie de caractère : comme presque toutes les pièces de ce premier âge, elle était politique. Hercule y jouait un rôle; et les noms des citoyens qui, dans le gouvernement et à la guerre, s'étaient illustrés ou déshonorés, semblent animer encore le peu de fragments qui nous en restent. Dans l'un de ces passages, le personnage principal déclinait son nom et esquissait son caractère :

Ὄνομα δέ μοῦστι Μονότροπος.....
..... ζῶ δὲ Τίμωνος βίον,
ἄγαμον, ἄδουλον, ὀξύθυμον, ἀπρόςοδον,
ἀγέλαστον, ἀδιάλεκτον, ἰδιογνώμονα.

« Je m'appelle *Monotropos*. Je vis de la vie de Timon, sans femme, sans valet, irascible, inabordable, ne riant jamais, taciturne, ruminant tout seul (1). »

La comédie des *Muses*, qui obtint un second prix, paraît avoir eu pour thème un de ces combats poétiques, tels que celui d'Homère et d'Hésiode, sujets souvent remaniés par les poètes grecs. Selon une ingénieuse conjecture de Meineke, les deux rivaux auraient été Sophocle et Euripide, et les Muses en personne étaient juges du débat. Auquel des deux décernaient-elles la palme? probablement à Sophocle, s'il est permis d'induire cela de quatre vers qui renferment un bel éloge de ce poète si noblement pathétique, si simple et si pur :

---

(1) Grammatic. Bekkeri Anecd., p. 344. — 1er Fragment.

Μάκαρ Σοφοκλέης, ὃς πολὺν χρόνον βιούς
ἀπέθανεν, εὐδαίμων ἀνὴρ καὶ δεξιός,
πολλὰς ποιήσας καὶ καλὰς τραγῳδίας·
καλῶς δ'ἐτελεύτησ', οὐδὲν ὑπομείνας κακόν.

« Fortuné Sophocle, que, dans sa longue carrière, le génie de l'art inspirait! Après avoir écrit tant de chefs-d'œuvre tragiques, il est mort comblé de gloire, n'ayant jamais connu le malheur (1). »

PLATON.

La première fois que Platon le Comique concourut pour les prix de la scène, ce fut dans la LXXXVIIIe ol. (vers 427 av. J.-C.). Sa longue vie l'a fait ranger à tort par quelques critiques parmi les poètes de la moyenne comédie. D'autres en ont induit que deux Platons avaient travaillé pour le théâtre; mais Diogène de Laërte affirme qu'il n'y en eut qu'un seul (2). Né pauvre, Platon vendait quelquefois ses ouvrages à des poètes qui les présentaient, sous leur nom, au concours. Ainsi, des gens peu exercés dans l'art de la parole achetaient, d'un Isocrate ou d'un Démosthène, des plaidoyers qu'ils récitaient ou lisaient pour défendre leurs propres intérêts devant les tribunaux. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Platon venait, une autre comédie à la main, disputer le prix à son acheteur. Celui-ci était-il couronné? le véritable auteur, prêt à s'écrier douloureusement, comme Virgile, *Sic vos non vobis mellificatis, apes!* ne manquait pas de protester dans la parabase

(1) Scholion Victor. a Thierschio edit. — Ier Fragment.

(2) Diog. Laert., fin du liv. III. — Jonsius croit avoir trouvé jusqu'à dix-sept Platons différents, mentionnés dans les divers monuments de l'antiquité (*de Script. histor. phil.*, p. 12).

de la première pièce qu'il composait ensuite (1). Au reste, sans faire marchandise de leurs œuvres, les poètes comiques les donnaient quelquefois à jouer sous de faux noms : Amipsias prêta ainsi des comédies à Phrynichos; Aristophane à Philonide. Par là on éludait la défense de présenter à la fois deux pièces de même genre à un concours dramatique.

Platon fut considéré comme *classique* par les critiques d'Alexandrie. Dion Chrysostome lui reproche l'âpreté de son humeur médisante (2). On ne saura jamais à quel titre il a pu, bien plus que plusieurs de ses illustres rivaux, mériter cet honneur et ce blâme. Comme eux tous, il fit une guerre acharnée aux mauvais citoyens, aux chefs inhabiles, aux fripons politiques, aux méchants poètes. Mais ce qui peut-être le distinguait, c'était l'implacable haine et le profond mépris qu'il avait voués à l'éloquence de la tribune. On a dit que tout grand homme d'Etat était le fléau de sa patrie : anticipant sur ce spirituel paradoxe, Platon soutenait que le même homme ne pouvait pas être à la fois grand orateur et bon citoyen; et il regrettait sincèrement de ne pas voir s'élever dans Athènes un exterminateur de monstres qui pût, d'un seul coup, trancher toutes les têtes de l'hydre de l'éloquence politique. On peut présumer que la verve comique n'a pas manqué à celui qui savait penser et s'exprimer avec cette originalité indépendante; et que la muse, d'ailleurs peu chaste, qui inspira Platon, s'efforça toujours de réprimer les excès de la démocratie.

---

(1) Voy. Meineke, t. I, p. 162, 163; t. II, p. 651, VIIe Fragment.

(2) *Orat.* XXXIII, p. 4, édit. de Reiske.

Des trente comédies qu'il avait écrites, pas une ne nous laisse entrevoir le plan sur lequel elle avait été conçue; et, parmi leurs fragments épars, il en est bien peu qui intéressent les modernes lecteurs.

Dans *Adonis*, Vénus et Bacchus se disputaient l'amour du fils de Cinyre. Dans *la Grèce* ou *les Iles*, pièce jouée probablement après la perte des batailles navales de Mitylène et d'Ægos-Potamos, le poète revendiquait pour sa patrie l'empire des mers, et osait mettre des paroles menaçantes dans la bouche de Neptune, furieux de voir cet empire passé aux Lacédémoniens. Le trident de ce dieu était devenu le sceptre de la Grèce. La suite du dialogue amenait une vérité proverbiale qui a encore quelque retentissement :

Εἴξασιν ἡμῖν οἱ νόμοι τούτοισι τοῖσι λεπτοῖς
ἀραχνίοις, ἂν τοῖσι τοίχοις ἡ φάλαγξ ὑφαίνει.

« Nos lois ressemblent à ces toiles légères que l'araignée tisse et suspend à nos murs (1). »

En jetant un coup d'œil sur leur calendrier, on croirait que les Athéniens devaient être toujours en fêtes. Outre les solennités qui intéressaient toute la nation, et que l'on célébra parfois avec l'argent destiné à la défendre, il en était d'autres particulières à chaque bourg. Dans la pièce intitulée Ἑορταί, Platon reprochait à ses concitoyens ce pieux abus : il voulait empêcher les particuliers de *se ruiner en fêtes*, et l'Etat de compromettre sa propre sûreté en dissipant ainsi les ressources de la guerre : question religieuse, question d'économie politique, question de patriotisme, qui entraient alors dans l'immense domaine de Thalie.

---

(1) Suid., III, p. 525; etc. — Ier Fragm.

Un débris de dialogue qui nous est resté du *Jupiter maltraité* ou *trompé* (Ζεὺς κακούμενος), n'est pas sans intérêt. C'est une petite scène d'intérieur : les personnages présents sont Hercule, une jeune femme, et un esclave, intendant de la maison.

L'ESCLAVE.

« Divertissez-vous au cottabe (1), jusqu'à ce que j'aie apprêté le repas.

HERCULE.

Où sont les instruments du jeu?

LA FEMME.

Il faudrait un bassin (2).

HERCULE.

Vite donc, un bassin, de l'eau, des vases (3)! Que jouerons-nous? des baisers?

L'ESCLAVE.

Non, pas de jeux indécents! Les enjeux seront les pantoufles de madame, et votre coupe.

---

(1) On explique diversement ce jeu qui était fort en usage chez les Grecs. L'opinion la plus probable est qu'il consistait à jeter de haut et avec bruit quelques gouttes de vin dans de petits vases nageant sur l'eau dont on avait rempli un bassin. Celui qui submergeait le plus souvent ces vases obtenait le prix. Voy. Letronne, *Observ. sur les noms des vases grecs*, p. 40.

(2) Passage très-altéré. Je mets les mots ἀλλ' εἰς θυείαν παιστέον dans la bouche de la femme.

(3) Au lieu de παράθετε, changement de nombre très-difficile à expliquer, je lis παραθές τε, vieille correction recueillie dans les variantes de l'Athénée de Schweighaeuser, t. V, p. 426.

HERCULE, *commençant à jouer :*

Corbleu! voilà un jeu plus difficile que ceux de l'Isthme (1)!

L'ESCLAVE.

Allons, assouplissez, en jouant, cette main de fer (2). »

Ce conseil rappelle l'Hercule qui, *en filant, rompait tous ses fuseaux*. Le petit morceau vif, animé, qu'on vient de lire, ne nous console pas d'ignorer quel affront, annoncé par le titre, Jupin endurait dans cette comédie. Tout ce que nous comprenons, c'est que le roi des dieux et des hommes était berné à la face de ses adorateurs : c'est encore quelque chose.

Les Athéniens croyaient-ils Jupiter irrité par cette représentation d'une de ses mésaventures? Pour le remettre en belle humeur, ils n'avaient qu'à faire jouer *la Longue Nuit,* autre comédie du même poète. La Longue Nuit (Νὺξ μακρά) fut la première tentative pour exposer sur la scène l'aventure scabreuse d'Amphitryon : le sujet était le même. Rappelez-vous le vers de Plaute,

Et hæc ob eam rem nox est facta longior,

et, dans la pièce française, la prière que Mercure osait adresser à la Nuit, en faveur de Jupiter, devant Louis XIV et sa cour :

Que vos chevaux, par vous au petit pas réduits,

---

(1) . . . . . Βαβαιάξ, οὗτοσὶ
μείζων ἀγὼν τῆς Ἰσθμιάδος ἐπέρχεται.

(2) Il fallait, pour réussir au jeu du cottabe, joindre la grâce des mouvements à la justesse du coup d'œil. — Athénée, l. XV. — Au 1er fragment de Meineke, j'ai joint cette dernière ligne, qu'il cite sous les nos II et III.

Pour satisfaire aux vœux de son âme amoureuse,
D'une nuit si délicieuse
Fassent la plus longue des nuits;
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,
Et retardiez la naissance du jour
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place (1).

Cinq vers insignifiants, sans liaison entr'eux, unique débris de la pièce grecque, ne nous permettent pas de savoir si, pour traiter ce sujet, Plaute emprunta beaucoup à Platon.

Vaincus par la flotte athénienne aux Arginuses (ol. XCIII, 3, 406 avant J.-C.), les Lacédémoniens demandaient la paix : leurs conditions, cette fois, étaient modérées. Le peuple athénien, réuni en assemblée, les allait accepter, et, par là, rendre impossibles, dans un avenir prochain, les fatales victoires qu'un retour du sort préparait à Lysandre, lorsque Cléophon, démagogue méprisable, sortant d'une partie de débauche, monte à la tribune. Il déclame contre Sparte; on l'écoute, la guerre est continuée, et, l'année suivante, Athènes vaincue perd son dernier vaisseau et sa liberté. Cléophon fut, pour sa peine, livré en proie aux poètes comiques : ainsi un abus de la parole en vengeait un autre. Platon mit ce nom détesté en tête de la comédie où il flagellait impitoyablement celui qu'il regardait comme l'auteur des maux de sa patrie. S'attaquant même à la mère de Cléophon, il lardait de plaisants barbarismes le jargon de cette vieille femme, née en Thrace. Le poète Hermippe avait versé le même

(1) Plaute, *Amphitr.* prol. v. 113. Molière, *Amphitr.* prol.

ridicule sur la mère d'Hyperbolus. Vengeance cruelle, tant étaient délicates les oreilles des Athéniens !

Le morceau suivant, dans lequel un acteur s'amusait à copier les propos et les mouvements empressés des esclaves, à la fin du service d'un repas, est, à peu près, tout ce qui nous reste des *Lacédémoniens* de Platon :

« Tous les convives ont déjà soupé : eh bien ! pourquoi ne pas te hâter d'enlever ces tables ? — Moi ? je viens verser l'eau sur leurs mains. — Et moi, je vais balayer ; puis, quand j'aurai servi le vin des libations, j'apporterai le cottabe. — Hé, la fille ! pourquoi n'as-tu pas tes flûtes sous les doigts ? Vite, souffle dedans. — Allons chercher du parfum, et répandons d'abord celui d'Egypte, puis l'essence d'iris. J'apporterai ensuite à chaque convive une couronne. — Qu'on mêle encore le vin et l'eau. — C'est fait. — Enfant, jette cet encens sur la braise. — Voilà les libations faites, et les buveurs auront bientôt fini : ils ont chanté les couplets de table, et fait placer le cottabe dehors. — Une jeune musicienne joue un air de Carie aux convives. — A propos, un jour, j'en ai vu une, le trigone en main, s'accompagner en chantant une chanson ionienne (1). »

Dans son *Pisandre*, Platon dirigeait ses sarcasmes contre deux Athéniens de ce nom, dont l'un surtout avait tristement contribué à l'humiliation de sa patrie et à l'établissement d'une oligarchie tyrannique,

---

(1) Athénée, l. XV. — Schweighaeuser et Villebrune coupent ce morceau comme s'il contenait un dialogue réel. Dans les variantes du philologue de Strasbourg, et dans les remarques de Meineke (1er Fragment, t. II, p. 638, 639), on trouvera plusieurs leçons sur lesquelles nous avons traduit ce passage, qui n'est pas encore rétabli autant qu'il pourrait l'être.

dévouée à Lacédémone. Tous deux poltrons, tous deux gourmands, ils prêtaient également le flanc à la satire; et l'on ne sait auquel appliquer ce vers du poète,

Ἔπειτα δ' οὐδείς ἐστ' ἀνὴρ γαστρίστερος.

Il n'est pas dans Athène un homme plus ventru (1).

C'est dans cette pièce que se trouvaient ces belles sentences, qui suffiraient pour faire connaître la galanterie grecque :

« Châtiez souvent la femme, de tous vos meubles elle devient le meilleur. Usez d'indulgence, c'est l'animal le plus dissolu, le plus indomptable (2). »

Il faudra bien des siècles, avant que la maxime contraire soit justement applaudie au théâtre :

Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté;
On le retient fort mal par tant d'austérité;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes et des filles (3).

Platon, dans ses *Ambassadeurs*, accusa plusieurs députés athéniens de s'être laissé corrompre par l'or du roi de Perse : crime déféré par le poète à l'opinion publique sur la scène, comme il l'était devant le peuple par les orateurs.

Les sophistes furent aussi traduits par Platon au tribunal de Thalie. Des jugements sévères réprimaient les plus dangereux écarts de ces esprits subtils et remuants (4), et l'opinion les frappait en masse.

---

(1) Pollux, II, 175. Voyez Meineke, t. I, p. 180; t. II, p. 685.

(2) Grammatic. Bekkeri Anecd., p. 368, 12.— IIe Fragm.

(3) Molière, l'*Ecole des Maris*, acte I, sc. 2.

(4) Voyez les condamnations d'Anaxagore, de Diagoras, de Prodicus, de Damon, de Protagoras.

D'honorable qu'il était d'abord, leur nom devint une injure qu'on infligeait comme un châtiment. Les hommes les plus graves s'élevèrent contre tant de hardiesses factieuses de l'esprit individuel. En face d'un mal aussi général, les répressions particulières étaient impuissantes; eût-on chassé d'Athènes tous les marchands de sophismes, le désordre ne serait pas sorti avec eux de l'Etat : il était dans les intelligences, qui ne croyaient plus qu'à leur toute-puissance, et dans les mœurs du peuple, à qui d'*affreux petits rhéteurs* désapprenaient chaque jour l'amour du présent et le respect du passé. Le talent de ces mauvais citoyens était une calamité publique. Il fallait détruire leur influence, exposer sous une forme populaire l'absurdité de leurs doctrines, surtout le ridicule de leur métier et de leurs habitudes. Platon les attaqua donc dans sa pièce des *Sophistes*, dont il n'est resté que six vers épars çà et là, et quelques mots. Les conséquences de leur système d'éducation furent livrées à la risée publique, et de nombreuses railleries, semées dans vingt comédies, en ridiculisèrent personnellement plusieurs. Le philosophe ionien Hippon fut attaqué par les poètes Cratès ou Cratinus; Eupolis n'épargnait pas les plaisanteries à Socrate, et Amipsias le joua dans une de ses comédies. La tradition consacrait, comme type comique, une sorte de *docteur-philosophe*, comme nos anciennes farces avaient leur docteur-médecin. Mais le danger ne s'en aggravait pas moins de jour en jour; et Aristophane vint se mettre, par sa pièce des *Nuées*, à la tête de ces poètes qui s'étaient consacrés à la défense des mœurs et des institutions auxquelles la République devait sa grandeur et sa gloire (1).

---

(1) Voyez, dans la *Revue des deux Mondes*, volumes de ces

Phaon était un ouvrage de la vieillesse de Platon. Grâce à Servius, nous entrevoyons le sujet de cette comédie et son principal personnage. Ce commentateur de Virgile raconte l'historiette suivante, assez semblable à certaines légendes gracieuses, qui, maintenant encore, sont populaires en Grèce et en Italie : « Phaon était un batelier de Lesbos, qui, moyennant salaire, passait les voyageurs sur le continent d'Asie. Une pauvre vieille entra un jour dans sa barque, où le généreux patron la reçut gratis. La vieille, en mettant pied à terre, lui fit présent d'un petit vase de parfums. A peine Phaon en a-t-il fait usage, que voilà toutes les femmes amoureuses de lui. La mystérieuse passagère n'était autre que Vénus elle-même (2). » Un fragment de cette comédie, conservé par Athénée, nous représente Phaon dans l'intérieur de sa maison : des femmes *férues d'amour* frappent en tumulte à sa porte. Vénus en personne se charge de les faire entrer :

« On y va, mesdames, on y va (3). Plût au ciel que

---

dernières années, plusieurs articles sur Aristophane et sur la comédie athénienne. Je leur dois quelques observations justes et ingénieuses, qu'il a fallu démêler parmi des aperçus peu exacts ou superficiels.

(2) Serv. *ad Virgil. Æn.* III, 279.

(3) Ce fragment commence par Εἶεν, γυναῖκες, mots suivis d'une courte lacune. On la comble de la manière la plus vraisemblable en répétant εἶεν. Ce mot, que Villebrune n'a pas rendu, est traduit par *agite* (Schweighaeuser), par *merito* (Jacobs, *Addit.*, p. 237). Interprétations également insignifiantes. Peut-être en ai-je trouvé une qui cadre mieux avec la situation. Ces femmes demandent qu'on les laisse entrer. *Soit*, dit Vénus-portière, *soit ;* c'est-à-dire, *on va vous ouvrir.*

le vin fût maintenant, comme jadis, votre passion ! Tudieu ! votre esprit n'est plus au cabaret, comme dit le proverbe. Vous voulez voir Phaon ! Au préalable, il y a beaucoup de formalités à remplir, et les voici, etc. (1). » Suit le détail de certains sacrifices lubriquement allégoriques, qui doivent être offerts à Vénus elle-même et à tous les génies subalternes de la luxure. Là, quatorze vers de suite ne contiennent presque pas un mot dont l'acception, plus ou moins voilée, ne soit obscène.

Un autre morceau, qui n'est pas lié à ce commencement d'action, sera, d'un bout à l'autre, moins inabordable. Nous allons, pour ainsi dire, anticiper un moment sur certaines scènes gastronomiques, qui deviendront si nombreuses dans la Comédie Nouvelle.

« Voilà, disait un personnage, un livre que je veux lire et méditer profondément dans ma solitude.

— Quel est ce livre, je te prie? demandait un autre.

— C'est *le Nouveau Cuisinier*, de Philoxène.

— Montre-le-moi bien vite.

— Ecoute donc. (Il lit) : « Je commencerai par la truffe, et finirai par le thon..... »

— Par le thon ! Quoi ! rejeter le meilleur à la fin !

— (Continuant de lire) : « Fais cuire la truffe sous la cendre, arrose-la d'une sauce délicate ; puis mange, et mange encore : la truffe est l'auxiliaire de Vénus. Mais changeons de sujet, et passons aux enfants de la mer... J'excuse, pour préparer le poisson, l'emploi de la casserole : toutefois, combien la poêle est préférable !...

---

(1) Athénée, l. X. — IIe Fragm.

Que le rouget, la dorade, le dentule, le jeune requin, ne soient pas coupés : Némésis soufflerait sur toi toutes les vengeances célestes ! Sers-les, rôtis et entiers, cela te fera honneur. As-tu pris un polype dans le temps favorable ? bouilli, s'il est gros, il vaudra mieux que rôti. Si cependant tu m'en présentais deux de cette dernière façon, serviteur au premier ! Le barbeau détend l'arc de l'Amour : aussi est-il consacré à la chaste Diane. Quant au scorpion marin.... »

—Le scorpion ! puisse-t-il te piquer au derrière (1) ! »

Cette interruption, un peu brutale, résultat de l'impatience, s'adressait-elle au lecteur, ou à l'auteur de ces merveilleuses prescriptions culinaires ? Dans tous les cas, elle semble une critique aussi juste que vive des hexamètres de ce Philoxène, à qui un contemporain aurait pu dire :

Dans un style ampoulé parlez-nous de cuisine.

Aristophane a de semblables mouvements. Dans les *Acharniens*, v. 91 :

L'AMBASSADEUR.

« Maintenant nous vous amenons Pseudartabas, l'OEil du roi.

DICÉOPOLIS.

Qu'un corbeau te crève le tien, bel ambassadeur (2) ! »

Dans le *Plutus*, v. 180, l'esclave Carion argumente

---

(1) Athénée, l. I. — Ier Fragm.

(2) *L'OEil du roi* était le titre d'un des grands dignitaires de la cour de Perse. Dicéopolis, dans sa mauvaise humeur, joue sur le mot ὀφθαλμόν, comme Alceste sur le mot *chute* (*Misanthrope*, acte I, sc. 2.)

vivement avec son maître contre le dieu de la richesse. C'est Plutus qui fait tout : « Et la tour de Timothée..... » dit-il, en ajoutant cet exemple à tant d'autres. « Puisse-t-elle s'écrouler sur toi ! » s'écrie soudain Chrémyle, en se tournant vers le serviteur babillard.

Revenons un moment à l'auteur du poème gastronomique cité par Platon. C'est lui, dit M. Boissonade, qui est le héros de cette historiette versifiée par La Fontaine :

A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon.
Sans en laisser que la tête,
Il soupe. Il crève ; on y court.
On lui donne maints clystères ;
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
« Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu ;
Et, puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
Le reste de mon poisson (1). »

Les recettes aphrodisiaques contenues dans notre dernier fragment de la comédie de *Phaon,* produisent leur effet. Epris, à table même, des charmes d'une musicienne, un vieillard à cheveux blancs lui adresse des douceurs dont l'expression ridicule trouverait un assez juste équivalent dans le langage grotesquement

(1) Voy., dans la *Biographie universelle* de Michaud, le délicieux article consacré à Philoxène de Cythère par M. Boissonade.

caressant de Sganarelle à Isabelle (1). Cette émotion artificielle des sens ne choquait pas le goût des spectateurs athéniens : leur civilisation était encore si matérielle ! Sur notre scène, habituellement plus modeste, le cœur seul, comme dans l'opéra du *Philtre*, peut être pris par de semblables moyens.

Hyperbolus était le personnage principal d'une comédie que Platon avait intitulée de ce nom : mais quel en était précisément le sujet? on l'ignore. Les fragments de cette pièce nous offrent l'occasion de faire connaître un personnage souvent désigné dans des comédies entières d'Aristophane.

Né dans les derniers rangs du peuple, et peut-être loin d'Athènes, Hyperbolus gagna de bonne heure sa vie par le métier de fabricant de lanternes, ou plutôt de lampiste (2). Son industrie, un peu de friponnerie aidant, lui fit acquérir une grande aisance. Alors il ferma sa boutique, et ne quitta plus le Pnyx ni l'Agora. Ces deux rendez-vous des réunions populaires retentirent chaque jour de ses clameurs : il défendait les mauvais citoyens accusés devant le peuple ; plus souvent, il poursuivait les honnêtes gens de délations

---

(1) Molière, *l'Ecole des Maris*, acte II, sc. 14. — *Mon petit nez, pauvre petit bouchon*, par exemple, traduiraient assez fidèlement γλυκὺς ἀγκών, *mon doux coude*. — IVe Fragment.

(2) Voyez, pour les détails qui suivent, et pour les autorités, Meineke, t. I, p. 188-195. Le Scholiaste d'Aristophane, *ad Equites*, v. 1304, dit qu'Hyperbolus avait été *potier*, κεραμεύς. Mais le petit peuple se servait beaucoup de lampes communes de terre cuite, telles qu'on en voit encore dans les cabinets des curieux. On pourrait seulement conclure de cette désignation qu'Hyperbolus était un artisan très-vulgaire.

calomnieuses. Ceux surtout en qui un mérite éminent s'unissait à de grandes richesses, à une naissance illustre, Alcibiade, Nicias, étaient le but favori de ses attaques acharnées. Cet adulateur effronté de la plèbe, ce factieux qui savait à peine lire, et au sujet duquel un personnage de la comédie de Platon s'écriait,

O Muse! il ignorait le langage d'Athènes!

Ὁ δ'οὐ γὰρ ἠττίκιζεν, ὦ Μοῦσαι φίλαι (1),

ne joua d'abord que le second rôle politique, sous la domination de Cléon (2). Mais bientôt le fabricant de lanternes remplaça tout-à-fait le charcutier à la tribune. Seul, à la honte d'un peuple malignement satisfait de voir en cet orateur dévergondé une sorte de personnification de la démocratie absolue, Hyperbolus, pendant plusieurs années, décida souverainement de la paix, de la guerre, et fit trembler les *eupatrides* sous ses menaces. En vain les poètes comiques, effrayés de la pente dangereuse sur laquelle il entraînait le char de l'Etat, essayaient de l'arrêter à force de sarcasmes, lorsque, par un de ces retours soudains qui doivent étonner à Athènes moins qu'ailleurs, Alcibiade parvint à le faire condamner à l'ostracisme qu'Hyperbolus demandait contre Alcibiade lui-même.

L'impudent méritait d'être chassé d'Athène;
Mais il était trop vil pour cette noble peine.

---

(1) Herodianus, περὶ λέξεων μονήρους, p. 20, 1. Lisons, comme le propose Meineke, Μοῦσαι, au lieu de Μοῖραι. — Ier Fragm.

(2) Pour ce qui concerne ce prédécesseur et ce chef d'Hyperbolus, on peut consulter notre *Examen de cinq Comédies d'Aristophane*, dans les Mémoires de l'Académie de Dijon, 1847-1848.

Pour de tels scélérats, nos illustres aïeux
N'avaient pas inventé cet exil glorieux,

dit un autre acteur dans la pièce de Platon (1). La disgrâce de l'illustre brouillon, ou plutôt la chute de l'idole, eut lieu au commencement de la XCIe olympiade (416 avant J.-C.). L'ostracisme était moins une peine qu'un moyen politique de maintenir le niveau commun de la démocratie. Ne frappant que les têtes qui s'élevaient au-dessus des autres, il mettait en relief le mérite et la vertu. Mais, quand cette arme eut atteint Hyperbolus, on la regarda comme souillée, et on la brisa. Retiré à Samos, le démagogue déchu fut tué dans une émeute, quatre ans après son expulsion, par des partisans de l'oligarchie : on l'outragea même après sa mort, et son corps mutilé fut jeté à la mer.

Si Platon, comme tant de poètes de la même époque, harcelait sur la scène les mauvais citoyens, il aimait aussi à rendre un juste hommage aux grands hommes de sa patrie. Nous en trouvons la preuve dans quatre vers sur le choix qui avait été fait d'un emplacement voisin du Pirée pour la sépulture de Thémistocle. Ces vers auraient mérité de servir d'épitaphe au vainqueur de Salamine :

Ὁ σὸς δὲ τύμβος ἐν καλῷ κεχωσμένος
τοῖς ἐμπόροις πρόςρησις ἔσται πανταχοῦ,
τοὺς ἐκπλέοντάς τ' εἰςπλέοντάς τ' ὄψεται,
χὠπόταν ἅμιλλ' ᾖ τῶν νεῶν, θεάσεται.

« Ta tombe, ô Thémistocle! s'élève en un lieu favorable, où elle sera, de tous les points, saluée du navigateur. Sous tes yeux partiront, arriveront les

(1) Plutarque, *Vie de Nicias*. — IIe Fragm.

vaisseaux; et, s'ils livrent un combat, ce te sera un spectacle (1). »

Dans un autre passage, qu'on lui attribue peut-être à tort, il disait :

Au prix des maux, les dieux nous ont vendu les biens.

Τῶν γὰρ πόνων πωλοῦσιν ἡμῖν οἱ θεοὶ
τἀγαθά (2).

Comme le sage de La Fontaine, Platon lisait donc

. . . . . Au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne !

Enfin, quelques vers désolants sur le sort de l'humanité, ont été publiés sous le nom de ce poète qui égayait tout un peuple :

« Quel sentier suivre dans la vie? Sur la place publique, disputes et fâcheuses affaires; à la maison, soucis; aux champs, force fatigues; effroi sur mer. En voyage, possèdes-tu des biens? que de craintes! es-tu pauvre? que de douleurs! Marié, tu ne seras pas sans inquiétude; célibataire, tu languiras délaissé. Avec enfants, peines; sans enfants, réputation d'impuissance. Jeune, on ne sait; vieux, on ne peut. Oh! que n'avons-nous le choix, ou de ne jamais naître, ou de mourir en naissant (3)? »

« Le mieux est de ne pas naître, dit le Chœur dans l'*OEdipe à Colone*; et, une fois né, le second degré du bonheur est de rentrer au plus tôt dans le néant. »

---

(1) Plutarque, *Vie de Thémistocle*, fin. — 1er Fragment *incertarum fabularum*.

(2) Schol. Hermog. (V. Meineke, t. II, p. 696.)

(3) *Anthol. Palat.*, IX, 359; edit. ster. Lips., 1829; t. II, p. 149.

Le voilà donc qui retentit aussi sous le riant ciel de la Grèce, ce long cri de douleur de l'humanité, répété d'écho en écho depuis Job jusqu'à Lamartine! Ces tristes doléances étaient peut-être sous les yeux de J.-B. Rousseau, quand il écrivit dans l'exil ces stances si connues :

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Il semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance, toujours des pleurs,
Un pédant porteur de tristesse,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtiments de toute espèce.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état :
Des créanciers, une maîtresse,
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat :
L'ambition le sollicite ;
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite ;
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiégent sa caducité.

. . . . . .
. . . . . .
Il meurt enfin peu regretté.
C'était bien la peine de naître !

Au reste, il ne faut voir, dans la boutade du poète

grec, qu'un jeu d'esprit, une sorte de défi. Un autre poète, Métrodore, y répondit, vers pour vers, presque mot pour mot, en exaltant, d'une manière aussi peu sérieuse, les douceurs de la vie (1). Cette joûte poétique s'est renouvelée plusieurs fois; et, de nos jours, un homme d'esprit, M. Nibelle, a osé rompre une lance contre M. Ancelot pour soutenir l'honneur de sa devise, *N'est-ce pas la peine de naître* (2) ?

ARCHIPPE.

Dans sa farce allégorique des *Poissons,* Archippe raillait les Athéniens sur leur goût excessif pour cette espèce d'aliments. Laissant là le côté hygiénique du sujet, qui faisait peut-être le principal mérite de la pièce, disons seulement que le Chœur, composé de poissons, y déclare la guerre aux Athéniens, ces ravageurs des mers. Tour à tour vainqueur et vaincu, chacun des deux partis consent à la fin à signer un traité. Les prisonniers seront rendus de part et d'autre; et cet article des stipulations lues sur la scène, contenait les noms de quelques spectateurs notables, devenus les captifs des citoyens du liquide empire. Mais on excepte de cette clause les ennemis les plus redoutables des poissons, c'est-à-dire les *ichthyophages* les plus gloutons : ceux-là, dont les noms sont également lus et les personnes montrées au doigt, seront, par un juste retour, livrés aux baleines et aux requins. N'était l'allusion politique, fréquente peut-être et de haut goût, une telle fiction aurait été, ce semble, bien fade.

---

(1) *Ibid.,* IX, 360.

(2) *Tablettes de Voyage,* par Mme de Monmerqué, p. 61-65; 1851.

Amphitryon, *le Mariage d'Hercule*, du même poète, étaient des pièces fort estimées. *L'Ombre de l'Ane* (Ὄνου Σκιά), tel est le titre que portait une autre comédie. L'auteur des *Vies des X Orateurs*, tout en faisant un anachronisme, explique assez agréablement le sens proverbial de ces mots :

« Un jour que Démosthène vouloit haranguer en pleine assemblée de ville, le peuple ne le vouloit point ouïr, n'eust été qu'il dit que ce n'estoit qu'un conte qu'il leur vouloit faire : ce qu'entendant, le peuple luy donna audience, et il commença en ceste sorte : « Il y eut, dit-il, naguères un jeune homme qui loua un asne pour aller de ceste ville à Mégares. Quand ce vint sur le midy que le soleil estoit fort ardent, l'un et l'autre, le propriétaire et le locataire, vouloient se mettre à l'ombre de l'asne, et s'entr'empeschoient l'un l'autre, disant, le propriétaire, qu'il avoit loué son asne, mais non pas son ombre : le locataire, à l'opposite, soustenoit que tout l'asne estoit en sa puissance. » Aiant ainsi commencé ce conte, il s'en alla. Le peuple le rappela, et le pria d'achever. « Et comment, leur dit-il, vous me voulez bien ouïr conter une fable de l'ombre d'un asne, et vous ne me voulez pas entendre parler de vos affaires d'importance (1) ! »

Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?

De là le proverbe, περὶ ὄνου σκιᾶς μάχεσθαι, dont on a fait honneur à Démosthène, bien qu'avant lui, Sophocle, Aristophane, Platon, et, comme on le voit, Archippe, eussent désigné par ces mots une contestation frivole (2).

---

(1) Plutarque, *Vies des X Orateurs*, art. *Démosthène ;* trad. d'Amyot.

(2) Les anciens et les modernes ont souvent remanié ce

Dans son *Plutus*, Archippe représentait un pauvre homme qui, comme ce personnage de La Fontaine, attendait, non en vain, la Fortune dans son lit. Il ne paraît pas que cette pièce ait eu grand rapport avec celle d'Aristophane qui porte le même titre.

ARISTOMÈNE, etc.

Aristomène, Callias, Hégémon, Lysippe, Leucon, Métagène, Aristagoras, presque tous Athéniens, presque tous célèbres dans l'antiquité pour avoir gaiement critiqué et conseillé tout un peuple, ne nous ont guère laissé que leurs noms. Un des fragments les moins insignifiants de Lysippe contient un vif éloge de la ville d'Athènes, et commence ainsi :

« Qui n'a pas vu Athènes est une bûche; qui l'a vue sans s'y plaire, un âne; qui s'y plaît et la quitte, un âne renforcé. »

Εἰ μὴ τεθέασαι τὰς Ἀθήνας, στέλεχος εἶ·
εἰ δὲ τεθέασαι μὴ τεθήρευσαι δ', ὄνος·
εἰ δ' εὐαρεστῶν ἀποτρέχεις, κανθήλιος (1).

Il y a des dictons semblables sur Naples et sur Séville. Mais ce qu'il faut surtout remarquer dans celui-ci, c'est

---

sujet. Voyez surtout La Fontaine, liv. VIII, fable 4; et Wieland, *Hist. des Abdéritains*, liv. IV. M. Péricaud le trouve traité sous ce titre : *Les deux Maures et le Cheval*, dans les fables sénégalaises, recueillies de l'*Ouolof*, par le baron Roger, 1818.

(1) Dicæarch. *Descr. Græc.*, p. 22, ed. Buttm. Meineke, t. II, p. 746. — Grotius, dans ses *Excerpta e tragicis et comicis*, p. 876, traduit avec sa grâce ordinaire :

Athenas nunquam si vidisti, stipes es :
Quod si vidisti nec placuerunt, es asinus :
Quod si placuerunt et abis, es cantherius.

qu'il était débité en présence d'une foule d'étrangers, jaloux aussi de la réputation de leurs capitales, et accourus dans celle de l'Attique pour assister à ses fêtes.

STRATTIS.

Un peu plus jeune que Callias, Strattis se fit un nom dans la parodie. Ses pièces intitulées *Médée, les Phéniciennes, Philoctète, Troïle,* appartenaient à la critique bouffonne. Le *Zopyre grillé* du malin poète était, d'un bout à l'autre, la caricature de l'*Hercule brûlé* (*Hercule au Mont OEta*), médiocre tragédie de Spintharos. Strattis avait aussi écrit une *Atalante :* mais cette pièce pouvait bien être une véritable comédie. Le poète comique s'emparait quelquefois des mêmes noms, des mêmes sujets que le poète tragique, sans, pour cela, vouloir amuser le peuple aux dépens de ce dernier. Le ton, la couleur différaient, voilà tout. Ces sortes de pièces n'étaient pas plus des tragédies bourgeoises ou des drames larmoyants, que des parodies. On pleurait à la *Niobé* d'Euripide, on riait à la *Niobé* d'Aristophane. Faut-il s'en étonner? la mythologie grecque, même dans ses scènes les plus grandioses, ne laissait pas d'avoir son côté comique : Jupiter et Junon, à la fin du premier chant de l'Iliade, ne nous font-ils pas assister, dans l'Olympe même, au milieu des splendeurs du palais céleste, à une querelle de ménage?

THÉOPOMPE.

Théopompe le Poète, dans son *Althée,* se moquait du dithyrambique Télestès. L'enflure du dithyrambe prêtait autant à la satire dramatique, que les méditations creuses de la philosophie. Plusieurs vers de sa comédie de la *Paix* attestent que Théopompe, pendant la longue guerre du Péloponnèse, avait, comme Aristophane, tâché

d'amortir l'ardeur belliqueuse de ses imprudents concitoyens. A une autre pièce il donna le nom d'une courtisane, *Néméa*. L'unique fragment, très-mutilé, qui nous en reste, présente ce que nous appellerions une scène de valets. Un jeune esclave, pour se donner du bon temps, cherche à gagner la femme de charge de la maison. Il chante, tenant à la main une coupe vide, à laquelle il s'adresse :

« Viens ici, fidèle fille de Thériclès (1). Coupe charmante ! quel nom te donner? Lorsqu'on te présente remplie, tu es le miroir de la nature. Sois-le toujours (2) ! Je vais te couronner de vin jusqu'aux bords. (*Appelant*) Théolyte ! holà, la vieille !

THÉOLYTE.

Pourquoi m'appelles-tu ?

LE JEUNE ESCLAVE.

Ma bonne amie, je voudrais t'embrasser (3). Approche, ma Théolyte, approche de ton jeune compagnon d'esclavage..... Comme cela, bien !

THÉOLYTE.

Petit volcan (4) ! tu veux me tenter.

---

(1) Thériclès, célèbre potier de Corinthe, inventa une espèce de vase à boire, à laquelle on donna son nom. Au troisième vers, je traduis sur l'ancienne et bonne leçon, κάτοπτρον φύσεως.

(2) Ah ! bouteille, mamie,
Pourquoi vous videz-vous ?
(*Médecin malgré lui*, acte I, scène 6.)

(3) Je lis, comme le propose Meineke en s'aidant d'une correction de Porson : Φιλτάτη, ἵν' ἀσπάσωμαι.

(4) Σπινθὴρ τάλας. — Un peu plus bas, au lieu de τοιοῦτό τι, je propose τοιοῦτο τί ; et ces mots, en interrogation, semblent mieux placés dans la bouche de Théolyte.

LE JEUNE ESCLAVE.

Eh ! oui.

THÉOLYTE.

A quel dessein ?

LE JEUNE ESCLAVE.

(*Faisant semblant d'embrasser la vieille, il prend l'urne de vin qu'elle tenait, remplit son vase, et boit.*) A ta santé ! (*Puis* (1) *lui présentant le vase* :) Tiens, bois un coup, et donne-moi le reste (2). »

Les affaires publiques étaient tellement du domaine de l'ancienne comédie, que la femme elle-même y jouait souvent, dans des charges bouffonnes, mais pleines de sens, un rôle bien différent de ses attributions naturelles. Tandis qu'Aristophane faisait monter les Athéniennes à la tribune, Théopompe les armait de la lance et du bouclier ; et ses *Femmes-Soldats*, Στρατιώτιδες, provoquaient le rire autant que les *Femmes-Orateurs* de son rival.

ALCÉE.

Ganymède, Endymion, Pasiphaé, tels sont les titres que trois comédies d'Alcée l'Athénien, parmi les dix qu'il fit jouer, empruntaient à la mythologie. Comment put-il mettre l'aventure de Pasiphaé sur la scène ? quelles modifications lui faisait-il subir ? car il n'est pas probable qu'il ait donné à la pantomine romaine du temps de l'empire le premier exemple de la réalité lascive du monstrueux amour de l'épouse de Minos. Dans son *Hymen sacré* (Ἱερὸς Γάμος), Alcée mariait Jupiter

(1) Sans ce jeu de scène, fort conjectural, je l'avoue, tout ce morceau est inintelligible.

(2) Athénée, l. XI. — Voy. Meineke, t. II, p. 803, et suiv.

et Junon d'une façon toute bourgeoise ; c'était une véritable noce athénienne. Sa pièce intitulée *Tragi-comédie* (1) attestait encore ce goût d'Alcée pour le genre héroï-comique. Au reste, ce dernier ouvrage dut peut-être, comme l'*Amphitryon* de Plaute, son titre au mélange de divinités et d'esclaves dans un même drame. Un seul vers nous reste des *Sœurs adultères* du même poète, et c'est peut-être assez.

SANNYRION.

Io, le Rire, *Danaé*, ainsi s'intitulaient trois pièces de cet auteur. Dans un fragment de la dernière, Sannyrion parodiait Euripide. L'acteur Hégélochos, qui jouait le rôle d'Oreste dans la tragédie de ce nom, en déclamant ce vers,

ἐκ κυμάτων γὰρ αὖθις αὖ γαλῆν' ὁρῶ,

Après la tempête je vois renaître le calme (2),

fit une fausse intonation, et prononça γαλῆν ὁρῶ, *je revois le chat* : et spectateurs de rire ; et poètes comiques de railler à l'envi Euripide et son acteur (3). Sannyrion, entre autres, s'empara de ce burlesque incident, et fit parler ainsi Jupiter, cherchant le moyen de surprendre la fille d'Acrisius :

« Quelle métamorphose pourra m'aider à pénétrer par ce trou ? Si je me changeais en chat ?... Mais voilà Hégélochos prêt à me découvrir, à me dénoncer : Sus, à l'ennemi ! crie-t-il de sa voix la plus tragique ; après la tempête je revois... notre chat (4). »

---

(1) Ou, plus fidèlement, *Comédo-tragédie*.

(2) *Oreste*, v. 279.

(3) Voy. les *Grenouilles* d'Aristophane, v. 304.

(4) Schol. Eurip. *ad Orest.*, v. 279. — 1er Fragment.

Le Jupiter de Sannyrion était, vous le voyez, passablement bouffon. Ainsi, sur un célèbre vase antique, on voit représentés, sous la figure de masques grotesques, le roi des dieux et Mercure, prêts à monter chez Alcmène par une échelle.

PHILONIDE.

Après avoir essayé d'une autre profession (1), Philonide s'adonna au théâtre. Les anciens citent avec éloge trois de ses comédies : le *Bourru* (2); le *Bon Camarade;* les *Girouettes.* Si, dans les deux premières, l'auteur mettait en contraste les Alcestes et les Philintes du temps, la perte peut en être très-regrettable. La troisième prêterait peut-être à des rapprochements encore plus piquants : les girouettes sont restées si fidèlement soumises à l'action capricieuse de tous les vents de la politique! Du moins n'abusait-on pas intrépidement, comme aujourd'hui, de cette maxime également commode et profonde :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Ce n'est pas que je tienne à ce titre de *Girouettes,* qui, malgré le triton mobile qui surmontait la *Tour des Vents* à Athènes, sent fort l'anachronisme. Les *Cothurnes,* voilà le vrai titre de la pièce de Philonide; et c'est Xénophon qui nous l'expliquera. Cet historien fait dire à Critias accusant Théramène : « Dans sa jeunesse,

---

(1) Philonide avait été d'abord foulon, γναφεύς, selon Suidas; peintre, γραφεύς, selon Eudocie. Leçon vicieuse, de part ou d'autre.

(2) Interprétation de Hanow, qui lit (*Exercit. crit.*, I), Ἀπηνής, au lieu de Ἀπήνη, *la Voiture.*

considéré du peuple, cet homme fut un des plus ardents à ruiner le pouvoir populaire. L'oligarchie lui a-t-elle paru chanceler? aussitôt il s'est mis à la tête du parti opposé. De là, le sobriquet de *Cothurne :* car un cothurne, également fait pour les deux pieds, s'ajuste à l'un comme à l'autre (1). » Si le titre de la comédie de Philonide est au pluriel, c'est que le Chœur était composé de Théramènes.

Les plus beaux fragments de Philonide sont quelques sentences, qui étaient éparses dans ses comédies, et que le temps a respectées :

Οὐκ ἔστιν οὐδεὶς δειλὸς ὁ δεδοικὼς νόμον.
Ce n'est pas lâcheté que de craindre les lois.

Πρὸς τοὺς πολεμίους δ' ἐστὶν ἀνδρείας κρίσις.
As-tu du cœur? voyons : voilà les ennemis !

Κρεῖττον σιωπᾶν ἐστὶν ἢ λαλεῖν μάτην.
Le silence vaut mieux qu'un frivole babil.

La Fontaine a dit mieux encore :

Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés (2).

A un brouillon, à quelque monsieur d'Aube d'Athènes :

Ἅπαντ' ἐρίζεις, καὶ συνιεῖς οὐδὲ ἕν.
Tu disputes sur tout, et tu ne comprends rien.

---

(1) *Histoire Grecque*, l. II, c. 3. — Napoléon disait de Fouché : « Il est toujours prêt à mettre son pied dans le soulier de tout le monde. » Théramène rappelle aussi ce Dellius, qui, ayant changé quatre fois de parti depuis la mort de César, fut surnommé par Messala le Voltigeur des guerres civiles, *Desultor bellorum civilium.*

(2) *Fables*, l. VIII, 10.

Aux Trissotins de ce temps-là :

Γράμματα μαθεῖν δεῖ, καὶ μαθόντα νοῦν ἔχειν.

Il faut orner l'esprit sans blesser le bon sens (1).

Cette vérité attendait de Molière son expression parfaite :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant (2).

Au ton de ces maximes, aux titres de deux pièces de Philonide, vous croiriez que, quatre siècles et demi avant notre ère, la comédie morale, la comédie de caractère était trouvée : nous l'attendrons longtemps encore !

En terminant cette revue, exécutée nécessairement au pas de course, faisons une halte. Dans ce vaste musée de débris antiques, d'une beauté si regrettable, laissés successivement derrière nous, nous voici de nouveau devant la statue d'Aristophane, restée seule, bien que mutilée, sur son piédestal. Nous aurons bientôt à la considérer sous une face nouvelle.

---

(1) Stobée, *Eclogæ ethicæ*, IX, 14; XXXIII, 7; XXXV, 6.

(2) *Femmes Savantes*, acte IV, sc. 3.

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 056 656 7